

Fabrice d'Anna

COÏNCIDENCES

L'ANTICHAMBRE DE SAMUEL, VOLUME 2



La Fatalité est l'excuse des âmes sans volonté
(Romain ROLLAND)

EXTRAIT

Un réveil douloureux

Sam ouvrit les yeux, et prit conscience qu'une assemblée tout entière se pressait autour de lui.

Charles, son frère, fit irruption à cet instant précis.

– Sam ? Ça va ? Que s'est-il passé ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, énonça-t-il, d'un air hagard. Je n'ai rien compris.

– Tu as mal quelque part ?

Non, je ne crois pas, fit-il en regardant autour de lui.

– Où je suis ?

– Samy ? Mais, tu es au bureau... voyons !

Charles aida son frère à se relever et le fit s'asseoir.

– Allez viens, on va faire un tour ! Tu vas prendre un peu l'air.

– Barbara, vous voulez bien nous apporter un verre d'eau.

Bon, c'est fini... Le spectacle est terminé ! Vous

n'avez jamais rien vu ? S'énerva-t-il, en tentant de disperser les quelques curieux qui avaient formé une sorte de cercle autour de la victime.

– Je travaille avec une bande concierges, ragea-t-il entre ses dents.

– Allez... respire, fit-il, tout en dénouant la cravate de son frère. Ça va aller !

Charles récupéra le verre d'eau, et le tendit à Sam.

– Tiens ! Ça te fera du bien.

Charles observa un bref instant Sam, qui avait du mal à recouvrer ses esprits.

– Tu sais que tu viens de me flanquer une sacrée trouille. Pourquoi tu ne prends pas quelques jours avec Caroline ?

– Je ne sais pas. Trop de boulot ! Pas le temps !

– Allons, allons ! c'est pas un problème, et tu le sais bien. Je peux gérer quelques jours, sans toi !

Charles se posa quelques minutes et reprit.

– Sois raisonnable Samy ! Stoppe les machines au moins deux semaines ! Nous aviserons ensuite. Tu ne crois pas que ce serait une bonne idée ?

Sam retira sa cravate et ouvrit sa chemise. Il était blanc comme s'il avait vu le diable en personne.

– Je ne sais pas. Je me sens pas bien. J'ai besoin de prendre l'air ! Ça ne va pas. J'ai du mal à respirer, balbutia-t-il, les yeux effarés.

– Pour la dernière fois, j'ai dit tout le monde à son poste, nom de Dieu ! Vous ne voyez pas qu'il a besoin de respirer, hurla Charles.

Alors, soudainement, Sam se souvint, et regarda autour de lui, comme s'il se trouvait brusquement entouré de revenants.

– Attends ! C'est quoi ce truc ?

– Quel truc ? De quoi tu parles ?

– « *J'ai déjà vécu cela, nom de Dieu !* » réalisa-t-il, en tout premier lieu.

Et tout lui revint à l'esprit, à la vitesse de la lumière. L'accident de Caroline, la vieille femme, le retour dans le passé, sa rencontre avec Catherine. Tout cela, pour aboutir à l'ultime et terrible vérité. Celle qui l'avait amené à prendre conscience de cette immense mascarade que fut sa vie.

– Non ! Ça ne va pas, fit-il, sous l'emprise de la panique. Rien ne va ! Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, je ne devrais pas me trouver ici !

À ce moment précis, c'était la seule chose qu'il était en mesure de formuler.

– Viens ! On va faire un tour, suggéra Charles.

Une fois dehors, l'air du temps, les gens, l'atmosphère.

Tout le fit tressaillir.

Un air de « déjà vu ». Une empreinte déjà établie. Tout demeurerait identique. Il ne s'était absolument rien passé. Une sorte de parenthèse dans un espace-temps imperceptible. Un non-sens qui semblait se répéter sans cesse. Une sorte de boucle infinie qui n'avait pour objectif que de mettre le doigt sur une forme de vérité absolue.

Qui sait ? Une malédiction peut-être ! Fallait-il redouter cet état de fait ? Tenter de lutter contre l'incompréhensible, ou bien s'abandonner à l'évidence, et accepter l'inacceptable ?

– Non ! cria-t-il, en reculant d'un pas.

– Mais, enfin ! Que t'arrive-t-il ? Rétorqua Charles.

– Non ! Pas chez Joe Allen ! Exprima-t-il spontanément.

– Drôle d'idée ! Nous n'y avons pas mis les pieds depuis une éternité.

– Je n'aime plus cet endroit. Il me file la chair de poule. Voilà tout !

– Après tout, ça n'a aucune importance, abandonna Charles. Faisons comme tu voudras. On va faire quelques pas. Seulement quelques pas !

Ainsi, les deux frères déambulèrent un long moment, sans mot dire.

Puis, presque trop gêné par cette situation, Charles osa quelques mots, jetés au hasard.

– C'est insupportable ! Je n'en peux plus. Tu ne dis plus rien. Ça fait trop longtemps. Tu n'es plus comme d'habitude. Tu t'enfermes dans cet implacable silence qui ne te ressemble guère, et tu deviens progressivement l'ombre de toi-même. Je t'en prie, Samy ! Parle-moi !

Mais rien ne vint, en retour.

Rien qui fut en mesure de transcender cette atmosphère presque trop oppressante.

– Enfin, dis-moi quelque chose ! N'importe quoi !

Charles se planta devant son frère, et jeta son regard dans le sien, avec toute l'insistance d'un flic qui cherche à obtenir des aveux.

– Quoi ? S'offusqua Sam.

– Tu fais chier ! hurla Charles. Si tu as des problèmes, accepte au moins mon aide.

– Je n'ai rien sollicité. Je ne peux rien te dire, pour l'instant. Je te retrouve tout à l'heure ! lança-t-il, en sifflant un taxi. Lequel s'arrêta en faisant crisser les pneus, dans un bruit de ferraille épouvantable.

– Je dois vérifier quelque chose. Laisse-moi un peu de temps ! scanda-t-il par la portière, lorsque le taxi s'éloigna, laissant Charles pantois, sur le bord de la route.

– À l'angle de la 8^e et de la 14^e ! lança-t-il au chauffeur.

– Je dois en avoir le cœur net, tenta-t-il d'exorciser.

– Nous y voilà ! dit l'homme. Cela fera neuf dollars cinquante.

– Tenez ! dit Sam, en tendant un billet de cinquante dollars.

– Vous voulez bien m'attendre, ajouta-t-il. Je n'en ai que pour quelques minutes.

– Aucun souci ! Répondit l'homme.

Et Sam se retrouva devant le porche. Au fond, une cour et une porte, sur la droite. L'autre du diable.

Il s'avança alors d'un pas hésitant. Puis, il poussa cette porte.

Jamais, il n'aurait pensé se retrouver un jour, à cet endroit.

Face à lui, l'ascenseur. Cet irrémédiable, et inévitable objet. Celui même, qui l'avait porté au paroxysme de la vérité. Son ultime vérité. Celle qui l'avait contraint de perdre des êtres chers, pour parvenir au savoir.

Cette connaissance qui arriverait tard. Beaucoup trop tard.

Sam eut de nouveau cette étrange sensation de malaise, en avançant la main, vers la lourde porte de métal.

Il ne connaissait que trop bien cette désagréable impression.

Il tira alors la porte vers lui. Il lui sembla alors que sa cage thoracique était bien trop étroite, pour contenir les incessants martèlements de son cœur.

Alors, il vit le fameux bouton, indiquant la présence maléfique du quatrième étage. Cet improbable étage où prédominaient l'horreur et les mauvais présages du malin.

– Mon Dieu ! Laissa-t-il échapper.

À ce moment, il ne put entreprendre d'aller au-delà.

Comme si d'invisibles forces lui susurraient dans le creux de l'oreille : « ***prends garde ! Ici, tout est maudit ! En ce bas monde, le mal prédomine, et l'on n'en ressort pas indemne !*** »

Alors, soudainement pris de violentes nausées, il

dut se résoudre à sortir. Un besoin irrépissible de respirer.

Sam, livide tel un mort-vivant, s'appuya contre le mur.

Ses jambes paraissaient se dérober sous lui.

– Ça va, Monsieur ? demanda un passant, en parvenant à son niveau.

– Oui, je crois ! Sembla-t-il répondre, presque machinalement. Je vous remercie, ce n'est rien.

Il revint alors sur ses pas, et remonta dans le taxi.

– 25 Village Beach Road. Port Jefferson Harbor Hills à Long Island ! fit-il au chauffeur, d'un ton à la fois mécanique et monocorde.

– C'est parti ! lança l'homme.

Au moment fatidique, il était demeuré impuissant devant l'insoutenable vérité. Que devait-il faire désormais ? Où en était-il ? Avait-il rêvé ? L'avenir lui faisait-il face, ou faisait-il partie intégrante d'un passé immuable et irréversible ? Selon lui, il avait défié toutes les probabilités, et toutes les lois en vigueur. Et, maintenant, il lui semblait repartir à zéro, tout en détenant la connaissance. Tout au moins en apparence.

– Bon sang ! C'est une véritable histoire de fou. Vers qui dois-je me tourner, désormais ? Qui croire ?

Alors, il fut pris d'un incomparable frisson qui ébranla tout son être, lorsqu'il envisagea l'éventualité d'une réalité bien plus terrifiante.

– Et, si j'étais enfermé dans une sorte de spirale infernale ? Et, si j'étais condamné à revivre la même

scène ? Encore et encore, tel un pantin dont on manipule l'existence, au gré d'un bout de ficelle ! Et si cette vérité était au prix d'une damnation éternelle ? Songea-t-il un instant.

Rien que de prendre conscience que pour vérifier le bien-fondé de sa pensée, il lui fallait retourner dans cet appartement, remonter vers ce maudit étage, et se retrouver face au diable en personne l'effraya.

Il ne se sentait pas à la hauteur de l'enjeu.

Plus maintenant !

Quoi qu'il en soit, après ce qu'il venait de vivre, il allait se retrouver face à Caroline.

Il n'osait trop y croire, tant il avait rêvé de ce moment.

Il avait tant donné de lui-même, pour ne pas arriver trop tard.

Sam se dit que l'important était vraisemblablement de vivre l'instant présent. Savourer pleinement cette seconde chance inespérée.

« CARPE DIEM », comme il l'avait déjà pensé, en d'autres temps. À une autre époque.

Pour le reste, il verrait plus tard. Pour ne pas dire « *jamais !* ».

Le taxi s'arrêta devant la propriété, et Sam reconnut immédiatement les lieux.

– Ça y est ! Nous y sommes. Soupira-t-il, tout en se laissant retomber sur le siège arrière.

– Cela nous fera vingt-cinq dollars ! lança le chauffeur.

– Ça fera le compte, répondit Sam.

– Merci, mon prince ! Siffla l'homme, en repartant.

Sam demeura ainsi, immobile, à regarder silencieusement sa maison.

Alors, il s'avança presque religieusement dans l'allée, avant de glisser fébrilement, la clé dans la serrure.

À ce moment, il entendit des propos, comme venus d'un autre monde.

– C'est toi, chéri ? Tu rentres déjà ?

Il posa le petit trousseau sur le meuble, près du téléphone, et retint un court instant sa respiration, comme si le silence lui-même fut aboli.

L'instant à la fois le plus magique, et le plus long de toute son existence.

Et, il se retourna.

Elle se tenait devant lui. Plus belle. Plus désirable que jamais. Tellement VRAIE. Tellement surréaliste !

À cet instant précis, il ne put sortir aucun mot. Les yeux emplis de toute la reconnaissance du supplicé qui vient d'échapper à l'échafaud.

Il la serra alors dans ses bras, avec tout l'amour d'un homme à qui l'on vient de redonner la chance qu'il n'attendait plus. Maladroit, mais tellement authentique.

– Je ne comprends pas ? Que t'arrive-t-il ? On pourrait croire que tu viens d'apercevoir un fantôme, s'étonna Caroline.

– Si seulement tu savais, laissa-t-il échapper.

Laisse-moi te regarder ! Tu es tellement belle.
J'avais oublié.

– Enfin, Samy ! Nous nous sommes vus, il y a quelques heures à peine.

– ...

– N'aurais-tu pas quelque chose à te faire pardonner ?

– Absolument pas ! Le temps passe inexorablement, et ne laisse que des regrets et de l'amertume.

– Tu fais de la poésie ! fit-elle, en l'enveloppant de ses bras.

– Je suis tellement désolé ! confessa-t-il.

– Pour quelles raisons ?

– Pour tout le mal que je t'ai fait ! Pour mes absences et mon égoïsme. Pour être passé à côté de toi. Pour avoir été aveugle tout ce temps, et ne m'en être rendu compte que tant d'années plus tard !

Sam reprit sa respiration, comme pour battre la mesure de ses propos. Un métronome tentant d'ajuster les notes presque fragiles d'un piano seul, au beau milieu d'une salle de concert.

– Pour être l'homme que je suis. Amer, envieux et terriblement seul.

Caroline l'observa un instant.

– C'est plutôt joli ! Et, tellement inhabituel de ta part.

Sam plaça alors sa main sur la bouche de Caroline.

– Chut ! Ne dis plus rien. Si le destin le permet, un jour peut-être, je te raconterai quelque chose. Laisse-moi seulement profiter de ce moment.

– ... ?

– Je t’emmène manger à l’extérieur.

– Alors, laisse-moi passer quelque chose de plus approprié. Lança-t-elle.

Sam ouvrit le secrétaire pour s’emparer du trousseau de clés, à l’insigne de cuir rouge.

Alors, en un flash soudain, il eut cette vision décalée des deux flics menottés dans son salon.

Il les avait laissés là, pour aller abattre un homme, de sang-froid. Là-bas, dans un hôpital.

– Non ! fit-il, en fermant les yeux, aussi fort qu’il le put. Pas ce soir ! Laissez-moi un peu de temps. Juste un peu de temps ! Je vous en supplie !

– Tu as parlé ? Lança Caroline, de la salle de bains.

– Rien d’important ! souligna-t-il. Je marmonne tout seul.

– Tu sors la Porsche !

– C’est une occasion exceptionnelle !

Une fois sur la terrasse, d’une simple pression du doigt, Sam actionna la porte d’un garage, un peu à l’écart de la maison.

La lourde porte de métal vint basculer sur elle-même, pour laisser place à une imposante décapotable rouge flamboyant.

Puis, il se mit au volant, et sortit la voiture dans l’allée.

Alors, dans l'éclairage des phares, elle apparut.
Plus désirable que jamais !

Un magnifique tailleur cintré crème, sur un chemisier blanc légèrement entrouvert, laissait entrevoir une poitrine généreuse.

Sa longue chevelure, remontée en chignon, donnait naissance à une ligne de cou, d'une grâce infinie. Elle ressemblait tant à quelqu'un qu'il avait connu, en d'autres temps.

Lorsqu'elle prit place à ses côtés, avec une élégance rare, Sam ne put retenir un regard furtif qui vint se poser sur ces interminables jambes, qui se croisèrent et se décroisèrent, sans fin.

– « *J'ai beaucoup de chance !* » Songea-t-il en son for intérieur.

– Laisse-moi le volant !

– Tu as envie de conduire ? Suggéra Sam.

– Ne pose pas de question ! Je voudrais te faire une surprise.

– Ça marche ! admit-il, en faisant le tour.

Et dans un vrombissement sourd, la voiture s'engouffra dans l'allée.

En arrivant sur Manhattan, en quelque temps, Sam eut un frisson qui vint le secouer, de la plante des pieds jusqu'à la racine des cheveux.

– Mais, où vas-tu ? lança-t-il.

– Tu vas aimer.

Et soudainement, son sang se glaça.

– CHINATOWN ? Mais...

– Qu’y a-t-il, chéri ? Tu n’aimes pas ?

Alors Sam se ressaisit. Probablement, un pur effet du hasard. Un concours de circonstances.

– Pourquoi pas ! Finit-il par conclure à la hâte.

Et, lorsque la Porsche tourna dans la rue, Sam reconnut les lieux, et eut le temps d’apercevoir le nom de la rue : « MOTT STREET ».

– Laissons la voiture ici ! dit-elle. Nous marcherons.

Sam n’osait plus penser. Plus il avançait, plus ses jambes semblaient vouloir emprunter la direction opposée. Il y était venu, trente-trois ans plus tôt, avec Catherine.

Il lui semblait revivre ce qu’il avait déjà connu, dans des circonstances quasiment identiques.

Une sorte de décalage temporel. Une désagréable sensation de déjà vu. Un mauvais flash-back.

« Encore ce foutu hasard qui vient me tirer par les pieds ! » Tenta-t-il de se rassurer.

« Une pure coïncidence. Un concours de circonstances. Après tout, c’est peut-être fini ! Peut-être, suis-je revenu au point de départ dont je ne repartirai probablement jamais ? » S’interrogea-t-il.

« Je dois vraisemblablement donner un autre sens à ma vie. Je me suis vu délivrer une seconde chance... Et, je sais ! Je connais la vérité ! Je suis détenteur de terribles secrets ! »

Sam souffla.

« C’est une chance ! Et ce coup-ci, j’ai un peu d’avance ». Reconnut-il.

– Nous y voilà ! fit-elle.

Et Sam stoppa net, lorsqu’il leva la tête, et put lire, au-dessus de lui, à travers un néon suspendu : PEKING DUCK HOUSE.

– Mon Dieu ! Laissa-t-il échapper.

– Tu vas bien, chéri ? Tu es livide.

– Nous dinons ici ?

– J’ai l’impression que ma surprise tombe à l’eau ! Tu n’aimes pas ? interrogea Caroline.

– Tu connais cet endroit ?

– J’y suis venu deux fois avec une amie, dit-elle. C’est délicieux. Je ne comprends pas !

Sam jeta aussitôt un regard furtif autour de lui, comme pour se rassurer sur ce qu’il n’osait croire.

– Après tout, ça ira ! Il ne s’agit que d’un restaurant ! Tenta-t-il de se rassurer.

Alors, ils entrèrent.

Dans un tout premier temps, Sam fut bouche bée, tellement l’endroit était demeuré identique à ce qu’il en connaissait. Trente-trois ans plus tard. Aucune empreinte temporelle. Rien !

– Bonjour, Monsieur Mitchelli ! Osa le garçon, en tendant la main, pour le débarrasser de ses affaires.

– Tu es déjà venu ? lui lança aussitôt Caroline, d’un air interrogateur.

– Non ! Je ne comprends pas. C’est la première fois que je vois cet homme. Il doit sans doute me confondre avec quelqu’un d’autre.

Caroline ne releva pas. Alors, on les conduisit

jusqu'à la petite table. Celle qui se trouvait justement à côté du bar. Là, où il ne souhaitait pas se trouver.

Toutes les coïncidences étaient de mise, pour faire de cette situation troublante et perturbante, quelque chose d'évident. De logique, et de pragmatique.

– Non ! pensa-t-il.

Une fois assis, une jeune femme s'approcha d'eux, tout en leur tendant la carte.

– Bonjour, monsieur Mitchelli ! fit-elle. Quelle agréable surprise !

Caroline le fixa d'un air dubitatif.

– Samy ? Veux-tu bien m'expliquer ?

– Non ! Je connais cette expression. Soupira Sam. Tu ne vas tout de même pas insinuer que...

– ...

– Enfin ! Pourquoi mentirais-je ?

– Qu'à cela ne tienne ! fit Caroline, légèrement amusée par cette situation quelque peu embarrassante. Souhaites-tu commander une entrée ?

– Un plat suffira ! Je n'ai pas excessivement faim.

– Alors, laisse-moi te conseiller le poulet à la SETCHOUANAISE ! Ils le préparent divinement.

– Que viens-tu de dire ?

– Le poulet à la...

– j'ai bien entendu, Caro ! Mais, pourquoi justement ça ?

– Et alors ? Ce sont des escalopes de poulet marinées dans...

– Je connais ! Ce n'est pas la question.

Sam se leva brusquement, et envoya valser tout ce qui trônait sur la table.

– Nom de Dieu ! Qu’ai-je fait pour mériter cela ?

– Samy ! Serais-tu devenu fou ? Je ne comprends absolument rien, supputa Caroline.

Sam se rassit et prit ses mains dans les siennes.

– Sois gentille, quittons cet endroit ! Maintenant !

– ... ?

– J’implore ta compréhension. J’ai besoin que tu aies foi en moi.

– Mais, nous venons d’arriver ! rétorqua Caroline.

– De grâce ! supplia Sam. J’ai un très mauvais pressentiment.

– Samuel, tu me fais peur !

– Viens ! fit-il, en la prenant par le bras, pour se diriger à la hâte vers le vestiaire.

Mise au pied du mur, Caroline lui emboîta le pas, sans réellement comprendre ce qui se passait.

– J’attends une explication ! hurla Caroline, une fois dehors.

– Je suis désolé. Pour l’instant, je n’ai pas d’explication rationnelle à te fournir. Fais-moi confiance. J’ai besoin d’un peu de temps, pour comprendre.

– Samuel ? Tu deviens fou !

– Ne sois pas injuste, supplia-t-il, en la prenant par le bras.

– Non, ne me touche pas ! Donne-moi les clés de la voiture !